

GERT NYGÅRD SHAUG

LE CRÉPUSCULE DE NIOBÉ



J'AI
LU

LE CRÉPUSCULE DE NIOBÉ

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

LE ZOO DE MENGELE

GERT NYGÅRD SHAUG

LE CRÉPUSCULE DE NIOBÉ

roman

Traduit du norvégien
par Hélène Hervieu et Magny Telnes-Tan



Titre original :
HIMMELBLOMSTREETETS MULIGHETER

Ouvrage publié sous la direction de Thibaud Eliroff

© 1995, Gert Nygårdshaug
© 2015, Éditions J'ai lu, pour la traduction

Cette traduction a bénéficié du soutien financier du NORLA,
centre pour la littérature norvégienne à l'étranger.

I. RETROUVAILLES AVEC L'EUROPE

I.

Ce matin d'avril, alors que le navire s'approchait de la côte et que je retrouvais enfin l'Europe, je me figurais une douce brise caressant les petites villes de Minho, Viana do Castelo, Ofir et Varzim.

Mais je ne peux que le supposer car, dans la pénombre de cette cale, les seules sensations qui me parvenaient étaient la puanteur du fuel et le gémissement asthmatique des moteurs en bout de course. Quel bonheur ça a été de vivre là-bas ! À cette époque de l'année, quand l'air doux de la Beira Alta longeait la côte du Portugal, tous les pêcheurs en profitaient pour repeindre avec soin les bandes jaune mercure et vert titane de leurs barques bleues tout en buvant de l'aguardiente.

Je n'ai réussi à refouler la réalité qu'un court instant, car aujourd'hui ce n'est plus qu'une plage aride. Les bateaux, les filets de pêche, les habitants qui riaient et pleuraient en chantant du fado ont disparu. Désormais, les femmes tapies dans l'ombre surveillent leurs enfants, pendant que les hommes font du feu avec les débris d'un ponton cassé.

Pendant quelques secondes – ou peut-être était-ce de longues heures – j'ai fait semblant d'oublier cette Europe qui m'attend.

Au fond de la cale régnait l'obscurité. Et dans la boîte où j'étais allongé, il faisait plus sombre encore. Six cercueils rangés côte à côte. Et moi dans l'un d'eux. Tout ayant été méticuleusement préparé, j'espérais ressusciter dans la dignité.

Au cours des six heures précédant l'accostage à Porto, le navire n'a cessé de tanguer dans la forte houle. Je souhaitais de tout mon cœur que l'accueil et le transport se dérouleraient tel que nous l'avions prévu avec Timotheus Speckhuber et sa femme, Alisa. Compte tenu de

l'évolution de la guerre, nous avons estimé que les côtes du Portugal étaient le meilleur endroit pour débarquer.

J'essaie de retrouver les idées qui m'ont traversé l'esprit, ces dernières heures avant l'arrivée à Porto, avant que les mâchoires des grues ne broient cinq des six cercueils en répandant sur les barils de pétrole rouillés des quantités de sang telles que les vétérans africains de la guerre d'Angola qui traînaient sur le port ont rendu leurs tripes le long des bastingages. Avant cela, c'était agréable : en me remémorant les paroles du fado national, la *Casa Portuguesa*, je sentais mon sang pétiller comme du champagne dans mes veines. Je me rappelais le léger parfum d'hibiscus des cheveux de Minnea, son rire perlé dans le jardin débordant de bougainvilliers, sa chute de reins et ses mains gracieuses. Je revoyais la table dressée dans le patio où, légèrement enivrés, nous dansions. Je revoyais le fils du pêcheur nous apportant dans un grand seau des crabes et des écrevisses qu'il venait de préparer. Je songeais aux poèmes de Pessoa, tristes à pleurer, je croyais même voir le bosquet d'oliviers en fleurs.

Tous ces souvenirs du Portugal m'étaient chers. C'était sans doute la raison pour laquelle nous avons demandé au capitaine Calvinhas de déclencher le Grand Plan à partir de Porto.

J'essayais de m'accrocher à ces pensées agréables.

À présent, il faut que je sois courageux. J'ai besoin de savoir pour comprendre, pour me relever. Deux jours se sont écoulés depuis que les mâchoires de la grue ont anéanti le Grand Plan. Au regard de toutes les précautions que nous avons prises, je réfute pour l'instant l'idée que notre projet était voué à l'échec. J'admets que la phase un du Plan comportait des faiblesses, mais je refuse d'accepter la défaite. Je veux me relever afin de regarder de l'autre côté des barreaux. Avant d'accoster à Porto, je veux encore une fois poursuivre mes douces rêveries dans cette cale fétide. Rester debout malgré mon corps meurtri et malmené, malgré le vertige qui menace de m'entraîner dans des profondeurs encore plus lointaines. Il me faut m'accrocher à une logique infaillible, à une loi impérieuse, à un principe implacable justifiant la perte douloureuse de mes camarades. Quant à mon propre salut, la question se posera plus tard.

Selon le Grand Plan, Speckhuber et Alisa devaient venir chercher les faux morts dans les cercueils sur les quais à Porto ; six en tout.

Speckhuber devait se faire passer pour un employé des pompes funèbres. Malgré la guerre et la pauvreté qui frappent le continent, le Portugal reste relativement épargné. Habitué à se serrer la ceinture, les Portugais se contentent de maigres rations, alors que le reste de l'Union européenne continue à trinquer au champagne et à s'empiffrer de foie gras. Les Portugais espèrent toujours la venue d'un nouveau Spinola et célèbrent chaque naissance comme si c'était le nouveau Messie. Oui, ce sont des raisons de cet ordre qui nous avaient poussés à choisir le Portugal.

Le *M/S Taratuga* d'Angola chargé du transport n'avait pas été retenu au hasard : la compagnie maritime était réputée pour sa neutralité. Le premier officier s'était facilement laissé soudoyer sans vraiment savoir de quoi il retournait. Outre les six cercueils, la cargaison, composée de lignite d'Argentine et de poix des bois résineux de la mangrove, ne présentait aucun intérêt pour les groupuscules en Union européenne. Le transport insolite de six cercueils en provenance de Belém au Brésil pour être livrés en Europe ne semblait pas lui poser de problème. Les morts devaient être honorés selon le désir de la famille.

Mais les personnes dans les cercueils n'étaient pas mortes. En plus de leur occupant, les cercueils aux parois matelassées contenaient des provisions : boîtes de conserve et boissons brésiliennes. Il y avait même un pot de chambre hermétique spécialement conçu pour que l'odeur ne devienne pas insupportable.

En cas d'extrême urgence, le « défunt » pouvait ouvrir le couvercle du cercueil de l'intérieur en actionnant une simple poignée.

En criant suffisamment fort durant la traversée, nous sommes parvenus à communiquer entre nous. Notre dernière conversation avant de débarquer à Porto résonne encore à mes oreilles...

Cercueil D : « Il était une fois un peintre, Johann Moritz Rugendas, qui, désespéré de voir les terres rendues stériles par les mines de la Ruhr, finit par quitter l'Europe. J'admire cet artiste. Il a peint les plus jolies aquarelles qui soient, entre autres celles du tamarin soyeux et du toucan géant. D'ailleurs, il fut le premier à réaliser une image du tamarin soyeux à oreille blanche. Je me demande parfois si un musée s'est donné la peine, sur ce continent, de rassembler les œuvres de Rugendas. C'est peu probable. »

Cercueil A : « Peut-être à Dresde. J'ai entendu dire que la collection de peintures y est exceptionnelle. Puisque nous sommes en voyage de reconnaissance, pourquoi pas ne pas aller y faire un tour ? »

Rires.

Cercueil F : « Plus sérieusement, j'aimerais mieux aller à la recherche des racines, au sens littéral du terme, du botaniste Carl Friedrich Philipp von Martius et de son ami, le zoologiste Johann Baptist von Spix. Ce sont les spécialistes du palmier les plus réputés au monde. Vous connaissez certainement l'œuvre *Historia naturalis Palmarum* ? Il faut savoir que, jusqu'au XVIII^e siècle, plusieurs espèces de palmiers poussaient en Europe dont une particulièrement résistante au nord des Alpes. Von Martius s'est passionné pour la réintroduction de cette dernière autour des grands domaines viticoles du Bordelais, mais il n'a pas réussi à convaincre les grands châtelains, imperméables à ses explications quant à l'importance de cette symbiose. »

Cercueil A : « Qui en Europe comprend encore le mot "symbiose" ? »

Nouveaux rires.

Cercueil B : « Louis Riedel, le botaniste français, ne vivait-il pas à peu près à la même époque ? »

Cercueil A : « Affirmatif. Mais il est mort de la syphilis. Les dernières années de sa vie, il s'est cru contaminé par le champignon du chêne et il a passé le restant de son existence avec un bandage de camphre autour de la tête. »

Cercueil D : « Chut ! On dirait que le voyage se termine enfin. Notre bateau arrive à quai. »

Peu de temps après, on a ouvert les cales et les mâchoires d'une grue se sont introduites pour remonter un à un les cercueils. Chaque fois, les mâchoires d'acier ont laissé le cercueil se balancer un bref instant une dizaine de mètres au-dessus du quai avant de broyer, dans un sinistre craquement, la chair et les os à l'intérieur. Cinq cercueils ont eu droit à ce traitement avant de retomber sur le sol en béton en un tas de chair humaine informe.

J'ai tout vu. En une fraction de seconde, j'ai assisté à la scène. Les vétérans d'Angola dégueulant leurs tripes. Mais je n'ai pas senti la douce brise des montagnes d'Alta Beria qui, en temps normal, à cette époque de l'année, descend sur la côte.

2.

Je me tiens toujours debout à côté de la fenêtre. Les barreaux rouillés sont froids. C'est tout ce que je ressens d'ici. Je ne sais pas où je me trouve. J'ignore tout du paysage alentour, et je ne veux pas le voir non plus. Il fait froid, mais je ne tremble pas. C'est comme si j'étais enfermé dans une cage de fer.

J'entends quelque chose. Des chants ?

Non. Mais le murmure à l'intérieur de ma tête se transforme petit à petit en un grondement. C'est *Tannhäuser* et *La Walkyrie* et *L'Or du Rhin* en même temps. Ce sont les hurlements d'un Wagner schizo-phrène, une cacophonie diabolique dont on a poussé le volume à fond. C'est l'Europe tout entière qui entonne la sarabande pour me souhaiter la bienvenue.

Le ventre gonflé et mou du Vieux Continent bée et ses entrailles à l'air depuis trop d'années dégagent une puanteur terrible. Les oiseaux ont déjà quitté les plaines et les autres animaux se sauvent des maigres forêts qui subsistent. Johann Baptist von Spix ne s'était pas trompé dans ses prédictions lugubres. Le temps des exécutions sommaires va revenir, encore une fois, avec son cortège de silhouettes décharnées. Les fantômes de l'histoire reprennent corps et s'avancent telles des larves luisantes.

C'est ainsi.

Je le vois clairement, même quand je ferme les yeux. Le désespoir me gagne un court instant, un profond désespoir que je n'ai pas ressenti depuis très longtemps. Secoué par les sanglots, je dois lutter contre moi-même pour me rappeler que le soleil et une nature verte existent toujours quelque part dans le monde. Pourquoi ai-je dû revenir en Europe ?

Je suis ici.

Brusquement, je me mets à rire. Je m'écroule par terre dans un coin de la cellule et ferme les yeux. Très fort. Les croûtes de sang sur mon visage se craquellent. Du pus, de la matière verte nauséabonde, s'en écoule.

Me voici de retour. Ressuscité.

Il n'est plus l'heure de se livrer aux affres de la dépression ! Mon corps a été purifié dans des rivières claires, mes pensées ont été renforcées par l'essence des fleurs. J'ai du miel sur la peau et du vin épicé dans la gorge !

« Je pense, donc je suis ». Cette citation philosophique est la plus dévoyée au monde. Descartes, ce grossier personnage, l'a énoncée après avoir participé à l'un des conflits les plus spectaculaires en Europe, la guerre de Trente Ans. Voilà que cette phrase me semble tout à coup assez belle. La sagesse qu'elle recèle touche en plein dans le mille de tout ce cloaque européen. Le piètre penseur, le soldat souffrait terriblement et voulait peut-être voir le monde sous un autre jour avant que l'obscurité totale ne le rattrape.

Je pense, donc je suis ? Une once de cette lucidité salvatrice m'effleure, la même qui, pendant un bref instant, a frappé Descartes, frigorifié dans ses quartiers d'hiver à Neuburg quand il se nourrissait de poisson avarié du Danube, ce qui l'avait amené à douter de presque tout. J'essuie doucement le pus verdâtre sur mon visage. Au diable l'endroit où je suis, qui je suis, ce que je suis. *Je suis*.

Je me hisse sur les coudes, m'appuie contre le mur et saisis les barreaux de la lucarne. Pour ce qui est de la vue, je n'ai pas à me plaindre. En contrebas, au loin dans la plaine, je discerne le cadavre d'un engin de mort en pleine putrescence newtonienne.

C'est ainsi.

3.

Quand les mâchoires de la grue ont broyé le troisième cercueil, j'ai compris que quelque chose ne tournait pas rond. Ce ne sont ni les cris ni les bruits qui m'ont alerté. Je n'avais tout simplement pas la chair de poule, comme celle qui me vient quand j'écoute du fado. Quand le cinquième cercueil s'est balancé en l'air, je n'ai pas hésité à faire fonctionner le mécanisme d'ouverture de mon cercueil.

La lumière m'a aveuglé.

Je n'ai même pas eu le temps de me mettre debout pour dégourdir mon corps ankylosé qu'on m'a empoigné brutalement avant de me rouer de coups. C'est tout juste si j'ai pu éviter de me faire réduire en chair à pâté. Les étoiles des officiers, leurs bandoulières et leurs matraques en acier lançaient comme des étincelles. Tous ceux qui me tabassaient, je me souviens, arboraient des épaulettes. Aucun d'eux ne parlait le portugais.

J'ai compris que Speckhuber et Alisa soit nous avaient trahi, soit étaient morts. Le Grand Plan avait fuité jusqu'à des ordinateurs aux processeurs rusés, programmés pour servir leurs néfastes projets. Il faut croire qu'il existe encore, à se demander comment, certaines lignes de communication dans cette partie du monde durement touchée. Sans doute grâce à tous ces satellites dans le ciel qu'ils n'arrivent pas à abattre.

Ils avaient donc retrouvé nos traces.

On m'a tiré hors de la cale pour, quelques secondes après, me déverser un seau d'huile de moteur sur la tête. Quasiment aveugle, on m'a traîné en bas de la passerelle. Mais j'ai réussi à en voir assez.

Les tas sanguinolents sur les quais.

Mes camarades. Mes amis.

Le pays que Minnea m'avait fait découvrir jadis n'existait plus. Les effluves de lotus et d'hibiscus n'avaient été qu'un rêve fugitif, un intermède entre le noir et le gris. *Cantes fado* ? Oh que non. Le temps n'existait plus. Pendant les minutes qui ont suivi – ou les heures ? – j'ai eu droit à un tabassage en règle ; autant dire pire que par les grognards de Napoléon.

Si au moins nous avions pu amorcer le Grand Plan. Si au moins nous, les six voyageurs dans les cercueils, plus Speckhuber et Alisa, étions parvenus à nous regrouper et initier le Plan ! Mais même cela, nous n'avons pas eu le temps de le faire. Nous qui, gonflés à bloc, formions une entité si soudée sous le signe du papillon *Morpho*, plus jamais nous ne pourrons, sous un toit de feuilles d'aspignol tressées, manger ensemble de la viande de tapir, plus jamais nous ne retrouverons cet esprit communautaire, regarderons ensemble dans la même direction, par-delà le grand fleuve, et écouterons des paroles sages.

Mais cette sagesse demeure ; elle ne pourra jamais disparaître.

Ils ont continué à me battre comme plâtre. Avant de perdre connaissance, j'ai reniflé une odeur d'excréments. Les miens probablement. Dans un éclair de lucidité, j'ai cru reconnaître la silhouette du professeur Pangloss de Voltaire et j'ai senti comme le souffle poétique d'une pendule osciller inexorablement au-dessus de ma tête.

Les jours suivants, impossible de faire la distinction entre réalité et purgatoire. D'étranges bribes d'images me reviennent aujourd'hui en mémoire.

Une femme debout sous un arbre. Elle soulève sa robe rouge pour exhiber la nudité de son bas-ventre. Elle sourit et vocifère à la fois. Puis elle empoigne une fourche et se précipite vers un objet à côté de moi. Étais-je couché ? Étais-je debout ?

Quatre maisons alignées. Parfaitement identiques. Elles ont l'air coquettes et bien entretenues. Brusquement, les toits sont arrachés, d'abord sur la première, puis sur les autres, une par une. Une épaisse fumée noire s'élève des maisons sans toit. Où sont les habitants ? Les maisons ne sont-elles pas dans une rue ?

Nabuchodonosor, l'air si célèbre de l'opéra de Verdi, avant que les esclaves n'arrivent sur scène, est chanté par un nain avec une voix de stentor. Celui-ci n'a ni nez ni oreilles. Le public de la salle se lève pour l'ovationner avant d'éclater d'un rire tonitruant, comme le veut la coutume quand des nains se produisent sur scène.

Des bouts d'images. Beaucoup. Elles sont toutes absurdes. Pour l'instant, je n'ai pas la force d'y chercher une quelconque cohérence. J'aimerais les oublier. Elles ne veulent rien dire. Elles n'existent que pour remplir la noirceur de ces derniers jours.

Je sais que je me trouve en Europe, que je suis mordu par des chiens pestiférés. Mais mes blessures commencent déjà à cicatriser. C'est la volonté de l'oiseau tropical.

J'ai tout vérifié, et même plusieurs fois. Je suis assez rétabli pour réfléchir normalement. Je me rappelle les meilleurs moments dans le cercueil, au fond de la cale du *M/S Taratuga*, les dernières heures avant d'accoster à Porto. Je me rappelle le ton optimiste des conversations entre les occupants des six cercueils avant que les mâchoires d'acier ne se referment sur cinq d'entre eux. Je me rappelle l'intuition que quelque chose clochait et le moment où j'ai ouvert le couvercle. Les hommes en uniforme qui m'ont brutalisé. Le voyage dans le noir, les heures d'inconscience.

Speckhuber et Alisa. Ils ne sont pas venus. Le Grand Plan comportait quarante-quatre points bien précis. Chacun de ces points avait une sorte de doublon imaginaire. Speckhuber et Alisa s'étaient trouvés sur la ligne de démarcation entre le réel et l'imaginaire. C'était peut-être cela qui avait causé leur perte. Les mâchoires de la grue s'étaient peut-être déjà refermées avant que le navire n'arrive à quai.

À présent, c'est le soir. La nuit est noire. Il fait froid, mais je n'ai toujours pas froid. J'ai une telle réserve de soleil en moi. Je resterai debout ici près de la lucarne grillagée toute la nuit pour recharger mes batteries. Cette force effrayante qui m'a porté pendant quarante-sept ans, ils n'ont pas réussi à la chasser de mon corps en me rouant de coups.

J'ai déjà été derrière des barreaux.

Je tends l'oreille mais, dans cette nuit d'avril, les rossignols restent muets.

4.

Je me tiens toujours devant la lucarne grillagée quand le soleil pointe à l'est ; les terres dehors baignent dans une lumière rousse qui bientôt se changera en pourpre. Difficile de nier cette beauté. Toute la nuit, je me suis cramponné à mes idées. Elles sont limpides. Je n'ai pas sommeil.

Je dois accepter l'idée qu'on m'a fait prisonnier.

Je suis enfermé, dans quelque chose qui s'apparente à une cellule.

Il est évident que les factions, indépendamment de leur appartenance, me perçoivent comme une menace.

Or, pour des raisons obscures, ils ont choisi de me maintenir en vie.

Pour l'heure, juste avant le lever du soleil, je tente de me faire une idée du paysage dehors. Mon regard porte assez loin vers le sud-ouest, la seule direction accessible d'ici. À mes pieds se déploie un paysage de plaines, ponctué par endroits d'arbustes et d'arbres en piteux état. À l'horizon, j'aperçois le tracé du lit d'une rivière à sec. Aucune maison, aucune route. Mon point d'observation doit se trouver à une certaine distance du sol, une trentaine de mètres au moins. En collant mon visage

contre les barreaux, je parviens à distinguer le mur de briques en dessous. Ce mur a été construit sur un rocher qui, à son tour, se dresse au sommet d'une pente assez abrupte. Je me trouve donc sur une hauteur. Je n'ai pas la moindre idée du paysage de l'autre côté, la pièce n'ayant qu'une seule ouverture.

La plaine est à présent inondée de soleil, une lumière chaude à la couleur de miel. Elle est si intense que j'en ai les larmes aux yeux.

J'ai quitté l'Europe il y a dix-sept ans.

Le chef-d'œuvre de stratégie que nous avons minutieusement élaboré se termine donc en tragédie avant même que nous ayons pu pousser nos premiers pions. Ce puzzle génial que nous avons mis des années à assembler restera à jamais figé tel ce cri muet dans le port de Porto. Que reste-t-il sinon cette formule dépouillée : « Je suis. » Mais elle ne m'apporte guère plus de réconfort que l'aride plaine en contrebas. Pourtant, une pensée commence à me tarauder : et si notre chef-d'œuvre – ce puzzle aux structures compliquées que Theresa do Calcao nous avait enseignées – continuait à vivre tant que j'avais la force d'exister ? L'image reflétée survit à la destruction du miroir, car chacun des morceaux, des fragments, détient toute la vérité. Et notre réalité en possède de nombreux niveaux. Qui sait si cela n'avait pas été prévu aussi dans le Grand Plan ?

C'était ainsi que procédait le grand naturaliste et philosophe Alexander von Humboldt. Son système imaginaire a fini par laisser des traces bien visibles. Aujourd'hui encore, elles sont là, mais oubliées. Pourquoi ?

Je ne suis pas encore prêt pour relever le défi. Mon corps est trop endolori, il faut que je me repose.

Depuis mon point de vue, seule la machine de guerre dans la plaine témoigne d'une quelconque activité humaine : un blindé calciné peint d'une croix et d'une couronne jaune, de type *Brutus Perkina autolaser*, modèle 419, probablement produit à Malmö. Il a pu servir au moins à une douzaine de factions différentes.

À l'horizon planent de grands oiseaux. Ils décrivent de vastes cercles au-dessus du lit de la rivière asséchée. Des charognards à la recherche de cadavres.

J'arrive à me tenir debout sans appui. En prenant pour mesure l'ombre d'un arbre dénudé en plein soleil dans la plaine, j'en déduis

qu'il doit être plus de dix heures. Ils ont pris ma montre mais, curieusement, m'ont laissé le bijou inca qui pend à la chaîne autour de mon cou. Cette mince plaque d'or gravée de symboles solaires, cadeau du vieux conquistador fiévreux Francisco de Orellana. Ma chemise et mon pantalon sont en lambeaux, raidis par le sang coagulé et la saleté. Quant aux chaussures, cela fait des années que je n'en porte plus.

Je sens enfin la fatigue m'envahir. Je lâche les barreaux d'une main et me retourne.

La cellule aux murs délabrés et au sol usé mesure tout au plus trois mètres sur trois. De grandes poutres soutiennent le plafond. La porte du mur opposé se double de lourdes planches de chêne et de ferrures dont les clous ont l'air d'avoir été forgés à la main. Entre la porte et le seuil, il y a une fente de près de dix centimètres. Depuis que je suis revenu à moi, on m'a glissé à deux reprises de la nourriture et de l'eau.

Dans un coin, il y a une couche remplie de paille qui pue le moisi et l'urine. Je m'écroule dessus et ferme les yeux.

J'ai toujours l'impression d'entendre de la musique.

5.

Je ne comprends toujours pas pourquoi ils ne m'ont pas liquidé sur-le-champ. Quel intérêt de m'avoir presque battu à mort pour ensuite m'enfermer et me donner à manger ?

Qui sont-ils ? Où est l'ennemi, où sont les gardiens, les êtres humains ? Auraient-ils oublié leur prisonnier ?

Cette cellule ne constitue peut-être qu'une forme de torture très sophistiquée.

J'ai dû dormir pendant très longtemps ; au réveil je me sens reposé et mes idées redeviennent, malheureusement, claires.

« Jens Oder Flirum, c'est l'heure de te lever », me dis-je à voix haute, mais les murs de la petite cellule étouffent ma voix. Je peux même hurler sans que cela résonne trop.

Le soleil est bas à l'horizon, la journée est déjà bien avancée. Une odeur désagréable attire mon attention vers un bol glissé sous la porte. Je mange sans me demander ce que je mets dans la bouche.

Ensuite, je me sers du seau rouillé posé dans un autre coin.

Je suis agité et nerveux. Trente ans plus tôt très exactement, j'ai été incarcéré malgré moi pour la première fois. Ce souvenir enfoui est tout sauf plaisant. L'inquiétude me fait sans cesse tourner en rond dans la cellule, pendant que j'inspecte les murs qui m'entourent.

Toutes les pierres sont parfaitement imbriquées les unes dans les autres. Et puisque le motif des pierres ne forme pas des lignes droites, mais plutôt des zigzags inspirés de moucharabiehs, j'en déduis que les murs datent de la fin du Moyen Âge. Typique de l'architecture mauresque alors en usage sur la péninsule Ibérique. Malgré leur contamination par l'*hybris* européenne, les Maures sont restés d'excellents bâtisseurs, à l'instar de l'architecte Guin. Descendant de Berbères libyens, il proclama son propre califat et on dit même qu'il fut l'amant de l'infidèle Isabelle. Une chose est sûre : le puissant Guin fut à l'origine de plusieurs des magnifiques châteaux qui ponctuent les chemins de pèlerinage vers Saint-Jacques-de-Compostelle. À leur tour, ces châteaux ont servi d'inspiration pour les monastères clunisiens dont les flèches pointent vers le ciel. Autre particularité de l'architecture mauresque, qui caractérise tout spécialement l'ensemble palatial de l'Alhambra : la façon d'assembler les pierres. Cet assemblage des plus audacieux se fonde sur des connaissances mathématiques restées inconnues des Européens jusqu'au milieu du XVIII^e siècle. Comme Guin le Maure était assez futé pour se mêler aux chrétiens, son style architectural fut immédiatement apprécié et imité. Et les architectes cisterciens ont toujours su copier intelligemment.

Ces connaissances me viennent d'une vieille passion pour l'architecture non européenne sur notre continent. Cela m'a appris pas mal de choses sur la portée réelle de la civilisation européenne.

J'arrête mes cent pas devant la porte. Il me semble que l'un des moellons du montant comporte une inscription. Rongée par l'usure, elle est presque illisible. Je plonge la main dans la coupelle d'eau glissée sous la porte, puis la frotte contre ma chemise maculée de sang et d'huile

pour récupérer une matière teintée dont je barbouille le bloc de pierre. L'écriture apparaît enfin. Je plisse les yeux pour déchiffrer.

BENE VENISTI. UTINAM IN OMNI ECCLESIA, QUE EST DE CURA NOSTRA,
HABEREMUS UNAM DOMUM DE TALI ORDINE.

Ce qu'on pourrait traduire par : « Il est bon que tu sois venu. Pussions-nous avoir dans l'église tout entière, qui relève de notre ministère, une seule maison relevant d'un tel ordre. »

Et, tout en bas, dans une écriture encore plus grande :

ORDO FRATRUM PRAEDICATORUM

« L'ordre des Frères prêcheurs ». Les dominicains. Eh bien !

Il était établi à l'époque que les moines dominicains gardaient des femmes mauresques enfermées dans des bergeries où, attachées dans des stalles, elles recevaient des soins très particuliers. Pendant une certaine période, les Maures furent en effet considérés comme des êtres à mi-chemin entre l'homme et l'animal. Ainsi, les relations sexuelles avec ces créatures n'étaient pas considérées comme une violation du célibat, ou en tout cas pas un péché plus grave que la sodomie.

En étudiant cette inscription, j'ai le cœur plus léger puisque je ne suis pas enfermé dans une misérable prison, mais dans la cellule d'un ancien monastère dominicain. Dans notre société actuelle, un tel honneur n'est pas donné à tout le monde.

Mettons donc en pratique mes connaissances en géographie : l'aridité de la plaine et la hauteur du soleil dans le ciel à cette époque de l'année devraient correspondre à un endroit situé au sud du quarante-cinquième parallèle. Un grand nombre de monastères dominicains ont été édifiés au pays des Cathares, situé au nord des Pyrénées, plus précisément dans le sud-ouest de la France. L'influence des Maures dans l'architecture y était également très forte. Je ne serais pas étonné que le lit asséché de la rivière à l'horizon soit celui du fleuve Adour.

Je décrète donc que je me trouve en Gascogne.

Tout est si calme.

Où sont les humains ?

Jusqu'à quand les fantômes muets qui me poussent de la nourriture et de l'eau sous la porte resteront-ils si discrets ? Ne vont-ils pas m'interroger ? Quand sera-t-il question de peine et de jugement ? Encore que dans le cas de Jens Oder Flirum, le jugement sera simple : la peine capitale. Peu importe la faction à l'origine des accusations.

Le crépuscule retombe sur la terre. La plaine en bas se drapait d'une légère brume aux tons bleutés. Comme une peinture impressionniste de Monet. Cet idiot et ce génie qui termina sa triste existence en peignant des nénuphars ! Probablement parce qu'il avait souffert d'une phobie de l'eau et qu'il ne s'était pas approché d'un lavabo pendant les vingt dernières années de sa vie. Il était même allé en Norvège, en 1895. Un parent éloigné, un demi-frère de mon arrière-grand-père, avait fait sa connaissance. Il avait noté sur une feuille d'almanach encadrée au-dessus de la porte de sa mesure en bois, à l'extrémité du village de Flirum : « Je vous le dis, ce gars n'est pas commode. Il a donné un coup de fouet à sa femme, Alice, devant le Grand Café à Christiania et tous les gens se sont massés à la fenêtre, écroulés de rire. Puis, comme si de rien n'était, il a sorti un grand pinceau de la poche de sa veste pour frapper sur l'arête du nez le grand Bjørnstjerne Bjørnson qui passait par là, de sorte que le poète, le nez en sang, a perdu ses lunettes. Ensuite, tous les trois, nous avons continué ensemble notre chemin jusqu'à un parc pour terminer nos toiles, lui et moi, tandis qu'Alice nous a gentiment servi de l'absinthe jusqu'à ce que nous soyons saouls. Je vous le répète, ce gars n'est pas commode. Il peint aussi bien à jeun qu'ivre mort. Henry Hannibal Olesson Flirum. »

Non, Monet n'était pas un homme commode. Ses paysages peints étaient aussi décadents que ceux dont il s'inspirait.

L'inquiétude ne lâche pas prise. Je m'acharne sur les barreaux devant la fenêtre mais, solidement ancrés, ils ne bougent pas d'un millimètre. N'y a-t-il pas âme qui vive ici ? Des voix, du bruit ?

N'avais-je pas cru percevoir de la musique ? Non, c'est à l'intérieur de ma tête, cette pauvre tête où j'entends toujours le vent dans les arbres et le chant des orchidées.

Tout redevient silencieux.

Mais pas complètement. Je distingue une mélodie ténue, un air qui monte et qui descend comme une plainte mélancolique. Je me bouche les oreilles, le chant disparaît. C'est donc qu'il vient de l'extérieur. D'une autre cellule ? Je tourne la tête vers la fenêtre. Le son faiblit. Je m'allonge près de la porte. Je l'entends un peu mieux. Est-ce la voix d'un enfant, d'une femme ? Il disparaît.

Je reste la tête plaquée contre le sol.

Je suis allongé, la tête sur une pierre.

Je suis couché. La nuit est tombée.

Il fait froid.

Je suis complètement ankylosé par le froid. Pour la première fois depuis longtemps, je ressens le froid, moi dont le corps est gavé de soleil. Ma réserve est en train de se vider. Combien de temps suis-je resté enfermé ? Deux jours ? Trois ? Quatre ? Depuis Porto ?

J'aurais voulu oublier Porto.

Je bois de l'eau, la goûte. Elle est douceâtre. Quelqu'un m'abreuve et me nourrit. Le bol est vide. C'est un beau bol, en porcelaine. Avec un décor floral rouge et jaune à dorures. Dessous, une signature bleue de deux épées entrecroisées formant une croix. C'est du Meissen. On me donne à manger dans un bol Meissen ! C'est bien la preuve que je me trouve en Europe.

Je repousse le bol sous la porte.

6.

Mais je n'arrive pas à oublier Porto. Pas encore. Il est peut-être encore possible de mettre en œuvre le Grand Plan ? Les contacts existent toujours, car des stratagèmes avaient été envisagés en cas de problème. Soit Speckhuber et Alisa ont été éliminés, soit ils sont passés dans le champ imaginaire. Mes cinq amis ne sont plus. Je suis seul. Il reste un long chemin à parcourir avant le prochain incendie d'étoiles. De ce point de vue, les dommages sont importants.

Au fond de ma cellule, je suis invisible. Dehors, j'aurais fait une cible. Je m'imagine traverser la plaine vers la rivière, un géant avec une lampe

allumée, véritable phare dans le paysage. Les différentes factions auraient ouvert le feu de partout.

Porto constituait le point zéro, mais c'était dans les environs que nous devions passer à la phase un. Là se trouvait notre premier contact. Je ne peux que me féliciter de mon passé de grand séducteur. Tout sert dans la vie.

Ah Minnea, ma bien aimée, qui embaumait l'hibiscus ! C'était il y a vingt ans et je venais d'apprendre à sourire. Il m'avait fallu énormément de temps pour en être capable. Pardon pour ce sentimentalisme, mais j'ai froid et ça me fait du bien de penser à quelque chose de doux et de chaud. Nous partagions des épis de maïs grillés et faisons l'amour sur la plage avec des milliers d'autres couples. C'était du temps où tout le monde faisait l'amour sur les plages en Europe et où personne ne se souciait d'avoir du sable entre les fesses. C'était du temps où beaucoup croyaient encore en quelque chose. Ensuite, tu m'avais présenté au capitaine, ton neveu. Un homme bon. Jamais homme plus gentil n'a porté l'uniforme de soldat. Il était beaucoup trop bon pour devenir un nouveau Spinola. Tout le monde dans ton village et dans ta famille l'avait bien compris.

Le capitaine Emile Sardo Calvinhas.

Minnea a assez rapidement disparu de ma vie, mais pas le capitaine Calvinhas. Un lien fort s'était noué entre nous, nous avons gardé le contact. Des forces cosmiques nous entraînaient dans la même direction, nous avons le même âge et un but commun : être capable, un jour dans le futur, de détecter la source de toute la brutalité aveugle dans le monde. Nous continuons de la chercher. Et si je connais bien le capitaine, il doit pour l'heure se ronger les sangs puisque ni mes amis ni moi-même ne sommes venus au rendez-vous fixé. Mais Emile Sardo Calvinhas est un homme de patience, même si, comme tous les autres, il a dû accepter que le vent de l'attente, si doux soit-il, creuse aussi des rides sur un visage.

Mais c'est quoi, cet endroit, merde ! Je crève de froid !

Près de la fenêtre, il fait un peu meilleur.

C'est une nuit d'avril sans lune, mais des étoiles brillent au-dessus de la plaine.

7.

Je dors debout près de la fenêtre en secouant mes membres de temps à autre pour chasser l'humidité glacée de la cellule qui me colle à la peau, quand soudain une vive lumière flamboie dans la plaine. Une violente explosion retentit, suivie d'une salve de coups de feu.

On tire dans la nuit !

J'entends des clameurs et des « hourra ! », toute la plaine en contrebas est remplie de gens. Je vois le feu sortir de la bouche des canons et des fusils, et d'inquiétants corps qui, pendant quelques secondes à peine, sont illuminés par les fusées dans le ciel. Une bataille se déroule dans le noir !

Et, tout à coup, c'est comme si tout autour de moi se remet à vivre. Des portes claquent, des pieds frappent le sol, des cris et des jurons s'élèvent, en français, en allemand, en slave. Je reconnais l'air d'une chanson, la même qu'auparavant. Une voix de femme chante un air plaintif. Je distingue la mélodie, mais pas les mots. J'entends des bruits de métal, un émetteur radio, des ordres qu'on aboie, des beuglements, des hurlements. Quelque chose qui se brise, puis de nouveau des cris, des tirs et des éclairs. Ça sent la poudre, des odeurs étranges s'infiltrent sous la porte, chassant le froid humide. Il fait plus doux tout à coup, plus chaud. Je me rends compte que je sautille d'excitation. Ou est-ce de joie ? Il se passe enfin quelque chose !

Je m'acharne sur la porte, mais elle est solidement verrouillée.

« Sortez-moi d'ici ! » Je crie en allemand, en français, en portugais et en norvégien. Je tambourine sur la porte, je cogne de toutes mes forces. Des gens courent à l'extérieur, mais personne ne prend le temps de s'arrêter devant ma porte.

Dehors dans la plaine, la bataille redouble d'intensité avec des tirs nourris de fusils ; on s'entre-tue de tous les côtés. Les avions dessinent des lignes lumineuses dans le ciel nocturne en lâchant de grosses bombes. J'ai l'impression de me retrouver au milieu des tambours et des grosses caisses de la *Symphonie n° 7* de Beethoven, celle jouée pour la première fois en 1812. C'est drôle, je me surprends à sourire. Je suis spectateur, tant qu'une bombe ne s'écrase pas sur le toit au-dessus

de moi. Le feu de l'action me réchauffant jusqu'à la moelle, je me campe sur mes deux pieds et crie : « *Die Tür, bitte ! Öffnen Sie bitte die Tür !* »

Imperceptiblement, l'intensité de la bataille décroît. Les bruits de cris et de pas dans le couloir devant la porte de ma cellule s'espacent. Bientôt, il n'y a plus que mes propres cris, ponctués de salves de tirs éparées, au loin dans la plaine. La sensation de chaleur disparaît, le ciel redevient sombre. La fumée des tirs et des bombes dissimule les étoiles.

Silence.

Ça prend fin aussi soudainement que ça avait commencé. Je demeure près de la fenêtre, mais ne vois plus rien. Je ne peux compter les morts, j'ignore qui sont les factions ayant pris part à la bataille. Qui a gagné ? Qui a perdu ? Je me contente d'*être*, soit le minimum absolu cartésien.

Si mes geôliers ont perdu la vie dans cette bataille, je suis dans une mauvaise passe. À supposer que je ne sois pas dans tous les ordinateurs qui fonctionnent toujours dans cette partie anachronique du monde... Ce qui n'est pas improbable.

Ils ont pris cinq cercueils. Mais pas le sixième.

J'ai dû m'endormir car à mon réveil, il fait grand jour. Je me traîne jusqu'à la fenêtre grillagée pour jeter un regard sur la plaine.

À présent, j'y distingue deux machines de guerre, sinon tout reste inchangé. La plaine, d'un beige délavé, est vide et silencieuse. Les arbres déjà calcinés portent juste de nouveaux stigmates. Voilà, me dis-je, à quoi ressemble la guerre. Un méchant flamenco sans rythme. Aucune danse héroïque du jaguar.

Le nouvel engin, échoué à quelques centaines de mètres du premier, n'est plus lui aussi qu'une épave. Néanmoins des symboles étincellent au soleil : une étoile et une hache. Ce blindé est du type *Promoton Diokletian X 10*. Je suis quasiment sûr qu'il a été fabriqué à Budapest, il y a une dizaine d'années. En état de marche, il possède une visée laser à 360 degrés, et une énorme puissance de frappe. Ou en termes conventionnels, une artillerie de 12 livres multipliée par quarante-six. Et, pour utiliser une expression à la mode, sa précision est chirurgicale.

Je suis dépité. Personne n'a entendu mes appels ni ne s'est adressé à moi pendant toute cette agitation. Personne ne semble désireux de me soumettre à un quelconque interrogatoire. Est-ce en raison de l'anarchie générale sur ce continent qu'on m'a relégué dans un monastère et qu'on me témoigne si peu d'intérêt ?

En captivité, toute attention que l'ennemi te porte entraînera ta mort immédiate. De ce point de vue, je devrais m'estimer heureux. Mais, au plus fort des combats et du tumulte à l'intérieur des murs du monastère, je nourrissais l'espoir secret que quelqu'un ouvrirait la porte pour que je puisse m'échapper. Jadis, on a pu dire de moi que j'étais un expert en évasion. Je suis conscient de ce don. Ce n'est pas pour rien que moi, Jens Oder Flirum, du haut de mes quarante-sept ans, avec mes cicatrices, je me trouve précisément en Europe à l'heure qu'il est. Tout a été calculé avec le plus grand soin.

J'éprouve un ennui sans bornes.

Pour faire passer le temps, je ressasse les faits qui peuvent expliquer cette situation.

Parmi les factions les plus notoires de cette Union européenne en lutte pour leur autonomie, on peut citer les Jutes, les Saxons, les Flamands, les Hohenzollern, les Habsbourg, les Tchèques, les Slovènes, les Magyars, les Toscans, les Basques, les Catalans, les Gallois, les Serbes, les Croates, les Albanais, les Monténégrins, les Macédoniens et les Néo-Macédoniens. Viennent s'y ajouter plus d'une vingtaine de groupuscules des pays de l'Est, plus un nombre incalculable de colons musulmans représentant toutes les tendances de l'islam, sans oublier les néosionistes et autres disciples de Menahem Begin qui, tout dernièrement, ont beaucoup fait parler d'eux. Comme si cela ne suffisait pas, il apparaît sans cesse de nouvelles factions aux exigences spécifiques et contradictoires, tandis qu'à court terme des alliances se nouent et se dénouent au quotidien. En somme, le deuxième principe de la thermodynamique, ou mesure du désordre, s'épanouit pleinement dans la politique actuelle. Ce qui revient à dire, comme chacun sait, que plus l'ordre apparent semble grand, plus le résultat conduira inévitablement à l'opposé : un désordre encore plus grand. La désagrégation. Une mort figée.

Mais les choses ne sont sans doute pas si simples.

Si au moins un pigeon pouvait venir à ma fenêtre !

8.

Quelqu'un a glissé le bol sous la porte de ma cellule sans que j'aie entendu de pas. C'est angoissant.

Je regarde ce qu'il y a dans ma bouillie.

De la viande de rat et du riz moisi. Des vers blancs.

Ça grouille et ça empeste aussi dans le seau rouillé que j'utilise comme toilettes.

Il y a un instant, un cri perçant a résonné quelque part à l'intérieur du bâtiment. Suivi d'un coup de feu. Puis tout est redevenu silencieux.

Je dors debout près de la fenêtre. La plaine en contrebas retrouve de belles couleurs dans le couchant. Un dégradé de mauve. La vue aurait été encore plus belle si la plaine avait été couverte d'herbe et d'animaux paissant.

Ma peau pèle de partout et ma barbe s'allonge.

Je passe ma main à travers les barreaux et fais de grands signes. Le vent n'est pas froid. Combien de temps un continent peut-il vivre sans insectes ?

9.

Ce n'est plus possible. Je dois trouver une solution. En fait, j'aurais dû le faire il y a bien longtemps, mais c'est seulement maintenant que j'ose l'admettre. Je suis resté passif pour récupérer du trajet et de mon passage à tabac dans le port de Porto. On a infligé à mon corps des sévices sur lesquels je n'ai aucune envie de m'étendre ici. L'essentiel étant que ces blessures semblent à présent guéries.

Il faut que je sorte d'ici. Et vite.

Sans que personne s'en aperçoive. Si, comme je le présume, je me trouve en Gascogne, dans le sud de la France, il ne me sera pas trop difficile de rallier l'une de nos bases, car il y en a plusieurs dans la

région. Il serait alors possible de lancer le Grand Plan. La phase un. Prenons par exemple le capitaine Emile Sardo Calvinhas.

La base du capitaine Calvinhas doit se situer dans les montagnes tout au nord du Portugal, presque à la frontière avec l'Espagne. Nos ordinateurs ont été scellés à la main pour sécuriser la base. Aucun point imaginaire ne se trouve à proximité, mais si tout se déroule comme prévu, un certain nombre de ces points apparaîtront. Ils finiront par former une base stable et devenir réels. Les calculs de Theresa montrent qu'avec cent dix-huit points réels, le but pourra être atteint. Avant le départ, nous avions déjà quarante-quatre points.

Même si j'arrivais à me faufiler par la fenêtre, c'est sans conteste le pire chemin pour s'échapper. À l'extérieur, ce mur vertical débouche, trente mètres plus bas, directement sur un éboulis de cailloux. Je ne suis pas un homme araignée et on ne fabrique pas une corde avec un matelas de paille. Le seau pour mes besoins ne me paraît pas non plus d'une grande utilité pour une évasion.

Mes espoirs se reportent donc sur les murs intérieurs.

Sur le moellon gravé d'une inscription ? Peut-être que je me fourvoie à cause de l'inscription – le latin m'a toujours fasciné –, mais de fait le plâtre autour de ce bloc est assez friable. Avec quoi pourrais-je gratter ? Rien. Mon bouton de chemise en plastique ne fera pas l'affaire. Le bijou Inca en or est trop mou. Je ne prendrais d'ailleurs jamais le risque de l'abîmer. S'il a pu survivre aux chaudrons des conquistadors, il devra me survivre aussi, ce serait la moindre des choses.

Je ferme les yeux pour entrer en contact avec la mère Ayahuasca en essayant d'ouvrir des espaces intérieurs. Ça fonctionne. Je n'ai pas perdu mes dons. Le jaguar de la jungle gronde à nouveau.

Le seau d'eau ? Il est en plastique. Le bol Meissen ? Bien sûr. De la porcelaine de la meilleure qualité qui soit. Avec précaution, je casse le bol. Peut-être n'aurai-je plus de nourriture, si je ne le fais plus glisser sous la porte ? Dans ce cas, j'expliquerai l'avoir cassé par inadvertance et pousserai les débris pour asseoir mes dires. Et je croiserai les doigts.

Je prends un morceau et gratte longtemps. À force de creuser, j'obtiens une ligne étroite. Je ne peux que louer la dureté et la résistance de cette porcelaine exceptionnelle. C'est un travail monotone et ennuyeux ; si je ne savais pas qu'un autre homme, jadis, avait fait

exactement la même chose pour survivre et avec un résultat aussi frappant, j'aurais peut-être laissé tomber.

Je pense bien sûr à Thomas Mann, le grand écrivain européen, et à sa manière brillante et bien particulière de faire des recherches historiques.

Cet homme, aurait-il pu écrire sa série de romans sur Joseph et sur Moïse si, un jour de juillet 1938, il n'avait pas tué un écureuil avec son pistolet à air comprimé (celui qu'il emportait toujours avec lui dans la poche de son manteau) ? La réponse est non. Parce que ce tir qui tua un innocent écureuil déclencha les événements suivants : après que Mann eut dépecé l'écureuil et vérifié à l'odeur que la carcasse n'était pas porteuse de la peste Beskow, il la balança dans le fossé. Celle-ci tomba par hasard sur un important personnage qui s'était caché dans ce fossé pour des raisons qu'il n'est pas nécessaire d'évoquer ici. Toujours est-il que recevant la dépouille en pleine figure, il se jeta, furieux, sur Thomas Mann. Homme d'autorité, il conduisit *illico* son agresseur à un bunker abandonné où il tenta, sans être dérangé, de lui faire avouer le motif de cette agression abjecte. Mais puisque Mann était peu coopératif, revêche, voire sarcastique, il l'enferma dans le bunker. L'histoire dit que le grand écrivain, oublié là pendant plusieurs jours, ne dut son salut qu'à une tasse de porcelaine Meissen brisée, grâce à laquelle il réussit à creuser un trou à travers le mur en béton. Il en sortit débordant d'enthousiasme pour la chasse à l'écureuil et la tête pleine d'idées pour écrire sur Joseph et sur Moïse. Le grattage monotone dans le béton, je suppose, lui avait donné des idées.

C'est pourquoi je me répète les stades deux et trois du Grand Plan pendant que je gratte.

Des heures et des heures sans que rien se passe, alors que mon estomac crie famine. Pas mal de temps s'est écoulé depuis que j'ai repoussé par la fente sous la porte les restes de mon bol. Mais aucune nouvelle pitance n'est arrivée depuis. J'ai déjà creusé une fente d'une profondeur de cinq centimètres autour du bloc de pierre ; je me demande quelle est l'épaisseur du mur.

J'entends alors des pas dans le couloir.

Est-ce pour la nourriture ? Mais elle arrive d'habitude sans bruit. Les pas s'arrêtent devant ma porte. J'entends le cliquetis de chaînes et

retiens mon souffle tandis que j'adopte une position à moitié couchée sur la paille, comme si j'avais sombré dans une apathie. Vais-je enfin voir le visage de mes geôliers ?

La porte s'ouvre dans un grincement.

Je rencontre le regard d'un jeune officier habillé d'un uniforme ocre aux rayures grises. Il ne sourit pas et pointe sur moi un pistolet automatique qu'il vient d'huiler. Il parcourt des yeux la cellule jusqu'à ce que son regard s'arrête sur les profondes rainures que j'ai creusées autour du bloc de pierre. N'importe quel idiot du village comprendrait ce qui s'est passé.

Il sourit avant de tirer une salve. Le bruit, les étincelles, les ricochets sont peu réjouissants. Un éclat de plomb touche, ironiquement, son menton et du sang goutte sur le devant de son uniforme. Il regarde une seconde les taches d'un air étonné avant de me donner quatre coups de pied dans la cuisse. Puis il se penche pour ramasser tous les morceaux du bol Meissen que j'ai utilisés. Jusqu'à la moindre miette. Ensuite il nous bascule de côté, moi et la paille, pendant qu'il examine à fond la cellule. Il me regarde encore une fois d'un air sévère, avant de me balancer trois autres coups de pied dans le dos, tout en m'invectivant dans une langue que je ne comprends pas. Mais je me doute du sens. Enfin, il tourne les talons et verrouille bien la porte. Je respire et remets la paille en place.

Il se passe encore de longues heures. D'une lenteur d'escargot.

J'aurais pu m'employer à écrire.

Depuis longtemps, j'ai songé à écrire, bien avant de prendre la décision de retourner en Europe. Mais la feuille blanche me faisait peur ; cette surface stérile. Et je sais que je ne peux pas écrire à la première personne. C'est trop intime. Trop douloureux.

Je suis toujours debout près de la fenêtre à regarder au-dessus de la plaine qui, peu avant le coucher du soleil, a pris une tonalité rose mélancolique. Est-ce une mouette qui vole là-bas, très haut dans le ciel ?

10.

Je me suis toujours passionné pour les insectes. Au départ totalement inculte, je suis devenu un pur autodidacte. En toute modestie, je dois dire que j'en sais plus sur eux que la plupart des spécialistes. Aussi ai-je remarqué avec étonnement l'absence d'insectes à l'extérieur, en particulier celle de la minuscule fourmi *Atta climatae minima* qui, d'habitude, colonise la plupart des maisons en pierre dans le sud de l'Europe. L'absence d'insectes peut signifier certaines choses, mais j'hésite à tirer des conclusions trop hâtives. Dans le pire des cas, la situation peut toujours s'aggraver. Selon la philosophie naturaliste de Humboldt, telle que les Indiens Murari de la région du Rio Tapajo l'ont interprétée, cela aurait signifié la peste des sables.

Aucun Européen ne sait ce qu'est la peste des sables. Ils n'ont pas non plus appris à compter les cercles solaires.

La pensée de mettre en œuvre le Grand Plan malgré tout m'obsède de plus en plus. Certes, mon expertise reste indispensable au départ, mais je me demande combien de temps nos contacts seront disponibles. Il faut qu'on sache que je ne suis pas mort. Si je ferme les yeux, je m'imagine le capitaine Calvinhas debout sous les oliviers, le regard tourné vers l'ouest.

Pour l'heure, je suis plutôt découragé. S'évader de cette cellule ne me semble pas très réaliste. Les minutes, les heures et les jours dans cet isolement complet me paraissent de plus en plus interminables. Je suis inquiet, abattu.

Le passé me revient. C'est un signe de faiblesse. Je me surprends à parler tout haut de choses que j'ai cru avoir oubliées depuis longtemps, enfouies au fond de ma mémoire. Tous mes amis sont morts.

J'aurais voulu avoir un crayon et du papier.

La nourriture arrive maintenant dans un bol en plastique mou. Sans un bruit. Je ne veux même pas savoir ce que je mange.

Pour quelle maudite raison me donnent-ils encore à manger ? Il aurait été plus simple de me fichier tout de suite une balle dans le crâne. Si je n'avais pas déclenché l'ouverture du cercueil à temps, je ne serais

qu'un tas informe de chair sanguinolente à l'instar de mes compagnons d'infortune. *Pour quel motif me retient-on ici ?*

Ils connaissent mon identité, ils savent très bien qui je suis. Le massacre à Porto n'était pas un acte sadique isolé. Quelqu'un était au courant de notre arrivée ; une pièce rapportée qui n'a pas sa place dans notre puzzle.

Je suis fasciné par les minuscules insectes. Leur beauté, leur comportement et leur activité sont indescriptibles.

En comparaison avec l'Europe, si on regarde le continent *sub specie aeternitatis* – ce qui est, bien évidemment, impossible, car il n'existe pas de telles lunettes –, on voit que l'homme européen n'a jamais eu pour autre ambition que d'élever sa maison, et lui-même du coup, quelques étages plus haut, et d'ajouter une poule supplémentaire dans sa marmite. Pour ce faire, il lui aura fallu échafauder des unions, accepter des compromis, avec le cortège de guerres, d'exécutions et de réécriture de l'histoire qui s'ensuivent inévitablement. Pendant ce temps, les papillons et les crapauds disparaissent inexorablement des champs de bataille. N'en a-t-il pas toujours été ainsi ? Si, depuis que les Étrusques se sont fait massacrer par les Romains. Une grande Union ayant pour but provisoire de voir le monde entier sous la férule d'un seul maître accompagné de beaucoup de disciples. Un premier empire, puis un deuxième, un troisième et un quatrième. Dix-sept créations d'unions infructueuses. Un cortège ininterrompu d'exécutions. Suivi du chaos. Ensuite de nouveaux héros et une hégémonie économique. Le nationalisme malsain atteint un niveau plus élevé, celui de l'union, pour imposer à tous les hommes inférieurs une vie sans valeur propre. Les anciens socialistes appelaient cela « l'impérialisme ».

La vraie histoire de l'Europe n'a pas encore été écrite.

L'histoire des petites créatures, celles qui ont disparu de ce continent, n'a pas encore été écrite non plus. Aussi les fleuves d'Europe sont-ils remplis de larmes. Les montagnes, toutes ces belles montagnes, ont été drapées dans un voile de froid et de haine. Et maintenant les fleuves sont à sec, même si les glaciers se sont étendus.

Ce sont ces guerres à répétition qui ont vidé l'Europe de sa substance. Cependant, elles n'ont pas été assez destructrices : le meilleur est mort, mais le pire a survécu.

Ne jamais apprendre. Ne jamais se pencher avec émerveillement, humilité et gratitude pour observer l'activité des insectes.

Je n'arrive pas à endiguer mes pensées négatives. Que faire d'autre pour passer le temps ? Ressasser la longue litanie de mes chagrins ? Ce n'est pas dans ma nature d'être amer ou abattu, non pas du tout, mais que voulez-vous, l'humidité et la puanteur de cette cellule n'invitent pas à la gaieté.

D'ailleurs, dehors il fait nuit.

Je reste allongé à tendre l'oreille. Des sons. Un chant lointain.

J'ai entendu maintenant plusieurs fois ce chant mélancolique qui vient de l'intérieur de ce bâtiment. J'en distingue clairement les paroles :

*Ô, ma jolie fleur sur terre
Qui vogue sur un nuage de mélancolie,
Ô, ma jolie fleur sur terre,
Puisses-tu trouver calme et bonheur.*

*Ô, mon petit bouton de rose,
Tu grandiras pour éclore,
Embaumer la terre de tes parfums,
Conduire la mère au repos éternel...*

La mélodie est belle, plaintive et douce. Je reconnais du scandinave, du danois, on dirait. Une voix de femme. Pourquoi chante-t-elle, que fait-elle ici ?

Une Danoise ?

Le chant s'arrête brusquement.

J'ai peur de poser des questions auxquelles je n'aurai jamais de réponse. À chaque minute dans cette cellule, je risque de voir débarquer un peloton d'exécution.

Surgissant de l'obscurité, une luciole volette dans mon esprit ; elle me fait mal quand elle me brûle de son impatience.

La chanson, était-ce réellement du *danois* que j'avais entendu ? Je sens battre mes tempes.

Non.

II.

Cette nuit, je n'ai pas beaucoup dormi. Des cauchemars. J'ai froid et je crains d'avoir la fièvre et une pneumonie. C'est peu dire que l'air ici est malsain.

Mais j'ai le cœur plus léger. Je me raccroche à de petits détails du Grand Plan qui pourraient être améliorés. Cela constitue un passe-temps qui a du sens et qui tient l'apathie à distance.

J'ai comme le pressentiment qu'un événement va bientôt se produire.

Un escadron de bimoteurs *Caligula Phantom 5 X* traverse en silence le ciel matinal en direction du sud.

Il se passe quelque chose.

Des bruits de pas et des voix se font entendre devant ma porte. Je m'accroche aux barreaux en parcourant la plaine du regard. La porte s'ouvre derrière moi.

« Jens Oder Flirum ! » Les mots claquent comme un tir de mitraillette. Je me retourne lentement. Bardés de médailles et d'insignes, deux officiers d'un certain âge, les cheveux noirs, m'observent de leurs petits yeux foncés. Le visage du plus vieux est barré d'une cicatrice enflammée qui part de la base du nez jusqu'à son oreille gauche.

« Suis-nous ! » De l'allemand, mais pas leur langue maternelle.

Ils me font signe de sortir de la cellule et me conduisent, sans me lâcher d'une semelle, le long d'étroits couloirs aux murs en pierre. Je me dis que cela finira soit par une *Lectio Divina* – lecture spirituelle donnée par le supérieur du monastère –, soit par le peloton d'exécution. La mort semble probable. Au pire, ça sera la chambre de torture.

Les couloirs labyrinthiques que nous traversons empestent les excréments. Un cadavre de chien dont la tête a été tranchée encombre le passage. Dans un coin, une main humaine coupée semble se tendre vers moi. De gros rats effrontés filent entre nos pieds. Je songe à Guin, le fameux architecte maure. S'il s'était douté de cette déchéance, il aurait abandonné sa table à dessin.

Nous arrivons enfin à une grande salle, vraisemblablement l'ancien réfectoire. Aujourd'hui rien qui rappelle la nourriture ; la

salle est remplie d'appareils électroniques, de bureaux et de chaises. Des armes de tous calibres sont alignées le long des murs, et de la fumée de cigare forme un épais nuage sous le plafond. La lumière qui filtre à travers les vitraux confère à cette pièce une couleur rougeâtre. Les corps en sueur secrètent une odeur âcre. L'atmosphère est pour le moins irréaliste.

Trois sinistres personnages en civil m'y attendent à l'instar d'un jury autour d'une grande table au fond de la pièce, à côté d'une grande bannière où du noir, du jaune et du vert encadrent un emblème que je n'ai jamais vu, mais qui doit représenter un ibis. Ils siègent sous le gigantesque portrait d'un personnage particulièrement laid habillé de noir, un homme lugubre qui aurait pu être le symbole même du cauchemar de notre siècle.

Ces trois messieurs à la mine « enjouée » me demandent, presque poliment, de prendre place sur une chaise face à eux. Je ne me donne même pas la peine de les saluer. Silence pesant pendant qu'on me dévisage et qu'on m'évalue. Les traits de leurs visages ne s'adoucissent pas vraiment.

« Au nom d'Allah, le Tout Miséricordieux, le Très Miséricordieux ! » Je sursaute quand celui du milieu commence à psalmodier. *« Lis, au nom de ton Seigneur qui a créé l'homme d'une adhérence. Lis ! Ton Seigneur est le Très Noble, qui a enseigné par la plume, a enseigné à l'homme ce qu'il ne savait pas. Prenez garde ! Vraiment l'homme devient rebelle, dès qu'il estime qu'il peut se suffire à lui-même... »*

L'homme est musulman. C'est donc une faction islamiste qui tient le monastère. Il cite, si je ne me trompe, la sourate n° 96 du Coran, celle qui concerne le caillot de sang. J'écarquille les yeux car le diable sur le mur n'est autre que le tout-puissant ayatollah de Téhéran lui-même. L'ange-vautour !

« ... Le toupet d'un menteur, d'un pécheur. Qu'il appelle donc son assemblée. Nous appellerons les gardiens de l'Enfer ! »

La litanie se termine par ces mots de sagesse, et un doigt accusateur se pointe sur moi. L'homme à gauche me dit : « Jens Oder Flirum, nous ne te tenons pas en grande estime ! » De surcroît en mauvais allemand.

Je toussote. Le sentiment est réciproque.

« Mais si nous avons su que c'était toi et tes camarades qui vous trouviez dans les cercueils, personne n'aurait été tué. »

Ah çà, par exemple !

« Nous ne t'aimons pas, mais nous avons besoin de l'expertise de ton groupe. Et, juste par curiosité : vous aviez prévu de vous allier à quel groupe ? »

Je réfléchis rapidement. « Les Monténégrins. » Ce sont des musulmans.

Les trois hommes hochent la tête. Leurs traits semblent s'adoucir légèrement.

« Bon. Mais à présent, tu es aux mains du mouvement victorieux l'Étoile des Sept Familles à qui le Prophète avait déjà promis ce pays. Tu as compris ? »

Je ne réponds pas.

« Et tu collaboreras avec nous ! » Un ton sans appel.

Je m'enfonce dans la brèche : « Alors, dans ce cas, je veux jouer cartes sur table. Pas de collaboration sans cartes, sans frontières claires et sans position idéologique. Je suis un expert et je sais ce que j'ai à vous offrir. Je veux, en outre, une sortie imprimée du fichier me concernant. Avec le tampon oméga pour me garantir qu'il n'a pas été trafiqué. Et aussi du papier en quantité suffisante. »

Cette demande déconcertante déclenche des conciliabules, des gesticulations et des hochements de tête. Je me lève de ma chaise pour examiner la pièce où je me trouve, mais un canon de fusil me remet brutalement à ma place.

« Jens Oder Flirum, tu n'es qu'un immense imbécile que nous méprisons de tout notre cœur. » L'homme au centre a pris la parole, le même qui récitait la litanie de tout à l'heure.

« Tu n'es pas en position d'exiger quoi que ce soit. D'ailleurs, les choses que tu réclames, il faudra du temps pour les obtenir. Et nous n'avons pas le temps. Tu collaboreras, que tu le veuilles ou non. Tu n'as pas le choix.

— Et vous, vous n'avez pas assez de cervelle pour vous assurer que cette collaboration ne se transformerait pas en son exact contraire. Vous pouvez soit me tuer, ce qui serait le plus simple pour tout le monde, soit me faire confiance. Mais je n'entreprendrai rien, absolument rien, avant que mes exigences n'aient été satisfaites. » Autant enfoncer le clou.

Les messes basses reprennent.

« Nous allons voir ce que nous pouvons faire. » Tous trois se lèvent, des ordres sont aboyés aux gardes qui se saisissent de moi et me poussent hors de la pièce avec les canons de leurs fusils.

L'un des trois me lance : « Au moindre soupçon de trahison, on te coupera une main ! »

Trahison. Un mot curieux !

Au moment même où l'on s'apprête à me remettre en cellule, je mets un pied dans l'ouverture de la porte et mon index sous le menton du plus jeune des gringalets : « Salue les grands prêtres en leur disant que j'ai une autre exigence qui doit être satisfaite de suite : je veux du chauffage dans ma pièce ou une pièce chauffée. Et n'oublie pas le papier et le matériel pour écrire. Beaucoup de papier. Et que ça saute ! »

La porte claque.

Je suis si content de moi que je pouffe de rire. Flirum est maintenant sur sa lancée !

Moins de dix minutes plus tard, je sens une odeur inhabituelle et jette un coup d'œil vers la porte sous laquelle on a glissé une épaisse liasse de feuilles de papier et quatre crayons, ainsi qu'une bassine de charbon incandescent, ce qu'on appelait jadis un « moine ». Cette méthode de chauffage était fréquemment utilisée au Moyen Âge. Je me retrouve effectivement en plein Moyen Âge. À ses heures les plus sombres.

De l'autre côté de la lucarne grillagée, la journée s'annonce étonnamment belle. Le soleil est déjà haut dans le ciel, l'air est limpide et le regard porte jusqu'à l'horizon. Je crois apercevoir quelque chose de bleu dans le lointain. L'océan.

Je m'étends sur la paillasse, ferme les yeux. Bien que cela soit douloureux, je n'ai d'autre choix que d'écrire. Il faut bien occuper les heures inactives de cette captivité absurde.

Je me relève, regarde au-dehors.

Mais voir les machines de guerre sur la plaine est trop déprimant. L'un des engins fuit et répand son huile sur le sol.

12.

C'est l'après-midi et je vais de mieux en mieux. Les événements de la matinée, la rencontre avec les fondamentalistes qui me retiennent prisonnier, m'ont stimulé. En outre, un papillon est passé devant ma fenêtre. Un migrateur, certes. Un *Cynthia cardui*, qui a sans doute écloso en Afrique du Nord il y a moins d'une semaine. De toutes les créatures sur la Terre, les papillons sont les êtres les plus chers à mon cœur. C'est Mino, le magicien, qui me l'a appris. Dans la Bible, le livre saint des Européens, il n'est pas fait mention des papillons une seule fois.

Henrik Ibsen a dû être très inspiré par le Coran. Outre ce que la signora et le signor Bargamelli ont raconté de ce « genévrier nouveau du pays des glaces au nord », du temps où ils l'hébergeaient dans leur maison près du lac de Garde, on peut lire sur une plaque en granit au-dessus de leur ville de Limone : « *Malheur à tout calomniateur-diffamateur qui amasse une fortune et la compte ! H.I.* » Une citation directement copiée du Coran. Si on ajoute à cela le rôle tout à fait charmant qu'Ibsen joua pendant l'inauguration le 23 février 1884 de la mosquée chiite à Rome – confirmé par le témoignage digne de foi du couple Bergamelli sur les activités d'Ibsen le mois qu'il passa chez eux –, on comprend mieux ce qui a incité ce dramaturge à écrire *Solness le constructeur*.

En son temps, Ibsen a dû être un sacré gaillard.

Le « moine » réchauffe bien ma cellule désormais.

13.

Une journée entière a passé sans que j'aie des nouvelles de mon face-à-face avec mes hôtes. Je reçois cependant à manger. De l'eau et de la nourriture me sont glissées régulièrement sous la porte. Le reste n'est que silence.

Je n'ai pas entendu à nouveau la chanson mélancolique.

L'Étoile des Sept Familles est donc le nom de la faction qui me retient prisonnier. Ce n'est qu'un des nombreux groupuscules islamistes qui guerroient pour un morceau de terre européenne. Sans moins de légitimité que quiconque, si vous le permettez. Ce sont des fondamentalistes, l'horrible portrait au-dessus de la table ne laisse aucun doute.

La parole du Prophète n'a jamais été du miel à mes oreilles. Surtout après l'interprétation qu'en donne l'Empire iranien ces dernières années. Rien que d'y penser, ça me rend malade.

L'histoire que m'a racontée un ami me revient en mémoire, celle d'un ayatollah qui mange ses enfants. Un ayatollah qui abhorre le porc, mais qui lui-même a des sabots de porc aux pieds et qui éclabousse les mots du Prophète de son urine. Mon ami était musulman ; je l'avais rencontré dans une autre prison.

Croyez-moi, j'ai beau détester la violence de tout mon cœur, je verrais bien cette guerre se déplacer de quelques milliers de kilomètres plus au sud-est. Même si les musulmans n'ont pas déclenché cette maudite guerre.

Ali le chiite et Fatima la putain ont engendré l'imam Hussein, ce porc dégoûtant. Et les Alaouites qui, quatre siècles durant, ont bouffé des pénis de chameaux pour avoir la force de frapper leurs épouses jusqu'au sang. « *En vérité, vous allez voir le puits de l'enfer* », pour ne citer que le Prophète.

Pourquoi me répéter tout cela ? Pourquoi des fragments d'un passé trouble me reviennent-ils maintenant à l'esprit ? Ce n'est pas de cette manière que je voulais renouer avec l'Europe. Mais il existe un lien, un cordon indéfectible qui m'attache au passé ; je ne connais que trop bien les chemins tortueux du fanatisme trempés dans le sang. Et à présent ils veulent que je collabore avec eux. L'idée me remplit de joie. Ils vont avoir droit à une surprise qu'ils n'oublieront pas de sitôt.

Je me demande s'il y a d'autres prisonniers dans ce monastère. Sans doute pas. D'après ce que j'ai compris, dans cette guerre il n'est pas d'usage de prendre des prisonniers. Cela ne ferait que compliquer et retarder les déplacements des factions.

Aujourd'hui, assez curieusement, j'ai réussi à écrire plusieurs heures d'affilée.

La femme qui chante. *Elle est danoise*. Je ne peux empêcher mon cœur de s'emballer en y pensant. Mais il ne faut pas. Impossible. La dernière fois remonte à si longtemps. Ne plus écouter.

Je suis maintenant enfermé dans cette cellule depuis au moins quatre jours ; ma peau a pâli. Le jus d'un maracuja frais me ferait du bien.

En dépit de la guerre qui a fait rage dans la plaine, des tristes combats et des batailles chaotiques, il devrait pousser de l'herbe ici. Mais je ne vois aucune tache verte. Les arbres malmenés n'ont plus aucune feuille. La sécheresse, peut-être. Ou bien il y a autre chose, une raison que je n'ose imaginer. Si mes craintes se révèlent exactes, cela ne fera que confirmer notre clairvoyance quant à la mise au point des moindres détails du Grand Plan.

Je me concentre sur l'écriture et noircis de mes mots chacun des feuillets.

Mais à intervalles réguliers, je me surprends à tendre l'oreille. Je me couche par terre pour mettre la tête près de la fente sous la porte. J'espère entendre la chanson triste.

On sera bientôt au mois de mai. À cette époque de l'année, les sarments de vigne de la région sont normalement en pleine floraison. Du cabernet et du merlot. La combinaison de la douce brise venant de l'océan Atlantique et la qualité du terroir convient particulièrement bien à ces cépages. Ces vins sont de la meilleure qualité ; ils fortifient le corps et apaisent l'esprit. Pour tous, sauf M. Nietzsche. Dans le fouillis de ses aphorismes et de sa folie éructant des borborygmes, le vin de Gascogne fut le détonateur de la bombe qui expédia les débris de son esprit dans les moindres recoins de l'Europe. J'aime Nietzsche pour une seule chose, et seulement cette chose : *Umwertung aller Werte*, « le renversement de toutes les valeurs ». Mais bien évidemment sur une tout autre échelle que celle qu'il prêchait.

Pauvre Europe.

Non. Merde ! Il n'y a pas de pitié à avoir pour ce continent. Il n'a que ce qu'il mérite. Le Grand Plan n'a pas été prévu pour sauver les débris d'un capitalisme sauvage ou d'une idéologie chrétienne. Le Grand Plan vise un tout autre objectif.

Pour le moment, mon esprit balance entre réflexion modérée et rage aveugle. Un déséquilibre à mettre sur le compte de la situation qui n'est pas dans mon habitude.



Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Espagne
par CPI
le 19 janvier 2015

Dépôt légal janvier 2015
EAN 9782290108451
L21EDDN000569N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion